

**CHANSONS POPULAIRES
GRECQUES: PUBLIÉES AVEC UNE
TRADUCTION FRANÇAISE ET DES
COMMENTAIRES HISTORIQUES
ET LITTÉRAIRES**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649766536

Chansons Populaires Grecques: Publiées avec une Traduction Française et des Commentaires
Historiques et Littéraires by Emile Legrand

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

EMILE LEGRAND

**CHANSONS POPULAIRES
GRECQUES: PUBLIÉES AVEC UNE
TRADUCTION FRANÇAISE ET DES
COMMENTAIRES
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES**

ÉMILE LEGRAND.

CHANSONS POPULAIRES
GRECQUES

PUBLIÉE

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES COMMENTAIRES
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

(SPÉCIMEN D'UN RECUEIL EN PRÉPARATION.)

PARIS
MAISONNEUVE ET C^o, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE
1876

57 g. 5.

PRÉFACE.

CHARGÉ, au mois de juin dernier, par Son Excellence M. le ministre de l'Instruction publique, d'une mission littéraire dans l'Orient hellénique, j'ai recueilli dans les diverses étapes de mon voyage, mais principalement à Athènes et à Constantinople, une très-grande quantité de monuments de la langue grecque vulgaire. Ceux qui viennent d'une source purement populaire sont les plus nombreux et en même temps les plus dignes de fixer l'attention des philologues, et en particulier des hellénistes.

Les différents dialectes de la Grèce moderne sont à peu près tous représentés dans la collection que j'ai entre les mains, laquelle ne comprend pas moins de dix-huit mille vers, la plupart de quinze syllabes. — Je me bornerai à dire quelques mots des chansons populaires, que je divise naturellement en plusieurs catégories : historiques, religieuses, romanesques, funèbres et amoureuses.

1° CHANSONS HISTORIQUES. — J'en possède de plusieurs époques, mais les plus anciennes remontent au dixième siècle; elles sont reconnaissables à leur style byzantin et au nom des héros dont elles célèbrent les hauts faits. Quelques-unes de celles-ci sont consacrées au récit de certains épisodes de la vie aventureuse d'un guerrier du dixième

siècle, Basile Digénis Akritas, dont je publiais naguère la curieuse épopée, en collaboration avec mon ami M. Constantin Sathas (1). Ce ne sont pas, on le comprend, les moins intéressantes; elles éclairent d'un jour nouveau l'histoire de ces chevaliers errants de l'empire byzantin, connus sous le nom d'*akrites*, ou *gardiens des frontières*, et sur lesquels les annales de l'empire d'Orient ne nous fournissent que des détails confus et peu nombreux. C'est la révélation d'un des côtés les plus pittoresques de l'histoire de Byzance, sous la maison macédonienne. Ces chansons semblent autant de fragments détachés d'une grande épopée aujourd'hui perdue ou inconnue (2), et présentent une très-frappante analogie avec nos chansons de geste. Tous les événements qu'elles racontent ont eu pour théâtre, tantôt les plaines de l'Asie-Mineure, tantôt les gorges sauvages du Taurus et de l'Anti-Taurus.

Il en est d'autres, d'une époque plus récente, et relatives à des faits accomplis depuis la conquête ottomane, dans lesquelles le rhapsode populaire déplore la prise des villes de Trébizonde, de Kérasonde et de plusieurs autres cités voisines. Chose curieuse et bien digne d'être signalée, il n'en est pas une qui n'exprime l'espoir d'une revanche et qui ne contienne en germe ce que les Grecs appellent aujourd'hui *la grande idée*.

Les chansons historiques des seizième et dix-septième siècles sont relativement peu nombreuses. C'est surtout dans la seconde moitié du dix-huitième siècle que la muse

(1) *LES EXPLORIS DE DIOGENIS AKRITAS*, épopée byzantine du dixième siècle, publiée pour la première fois, d'après le manuscrit unique de Trébizonde, par C. Sathas et E. Legrand. Paris, Maisonneuve, 1875.

(2) Qu'on me permette de noter ici que le manuscrit de Trébizonde, d'après lequel nous avons donné notre édition de Digénis Akritas, n'est pas unique, ainsi que nous l'avions cru et imprimé. Nous avons appris récemment que M. Giuseppe Muller, de Turin, en a découvert un second dans une bibliothèque d'Italie, et qu'il se propose d'en donner sous peu une édition critique.

populaire semble prendre à tâche de multiplier ses plus belles productions.

La révolution crétoise de 1770, provoquée par l'ambitieuse Catherine de Russie, donna naissance à plusieurs chansons, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles constituent, pour ainsi dire, les uniques documents que nous possédions sur cette lutte, qui eut, elle aussi, ses héros et ses martyrs.

Notre savant confrère, M. Georges Perrot, lors de son voyage en Crète, avait déjà recueilli une longue chanson, où sont narrés la révolte et le supplice du chef des rebelles, maître Jean de Sfakia, et à laquelle j'ai donné place dans ma collection (1).

J'en rapporte une version nouvelle, qui diffère sensiblement de la précédente, et qui nous fait connaître plusieurs particularités d'une certaine importance historique. Je possède de même une autre pièce où est racontée l'attaque de Sfakia par l'armée turque en 1770. Ces deux chansons, vieilles de plus d'un siècle, sont publiées ci-après avec une traduction.

2° CHANSONS RELIGIEUSES. — Il y en a de plusieurs espèces : 1° celles qui concernent la Noël, l'Épiphanie, Pâques, et les principales fêtes que l'Église a instituées en l'honneur de Jésus-Christ; 2° celles en l'honneur de la vierge Marie; 3° celles en l'honneur des Anges et des Saints. Parmi ces dernières, les plus curieuses sont celles qui sont relatives à saint Georges, un des saints les plus vénérés dans l'Église grecque; toutes roulent invariablement sur une légende dans laquelle il est très-facile de retrouver le mythe bien connu de Persée et d'Andromède.

4° Il est enfin des chants religieux auxquels on pourrait parfaitement donner le nom de *cantiques spirituels*; ils sont absolument dépourvus de poésie, c'est de la prose mesu-

(1) RECUEIL DE CHANSONS POPULAIRES GRECQUES, publiées et traduites pour la première fois. Paris, Maisonneuve, 1874. — Un volume in-8°.

rée et rimée; mais, au point de vue linguistique, ils ne sont pas sans mérite.

C'est surtout sur la Passion de Jésus-Christ que s'est exercée la pieuse verve des fidèles. Je possède une collection de vers relatifs à tous les épisodes de cette longue agonie qui commença au jardin des Oliviers pour se terminer au Golgotha. Pas un détail n'est omis, rien n'a été oublié. Il y en a sur la colonne de la flagellation, sur les trois chants du coq, sur le roseau que l'on plaça dans la main de l'Homme-Dieu et la couronne d'épines dont on ceignit son chef sacré; sur la descente de croix, la *Mater dolorosa*, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, etc.

Ces vers pieux se récitent plutôt qu'ils ne se chantent, et ne sont guère répandus que parmi les catholiques de Syra et de quelques autres îles; la langue dans laquelle ils sont écrits dénote un auteur familier avec le grec vulgaire appelé ecclésiastique. Ils font partie d'une volumineuse collection manuscrite recueillie à Syra par un jeune savant du pays, M. Clôn Stéphanos, dont les *Ἐπιγραφαὶ τῆς ἡμετέρας Ἐκκλησίας* ont mérité naguère les éloges d'un des épigraphistes les plus distingués de notre pays.

3° CHANSONS ROMANESQUES. — Il est quelquefois assez difficile de les distinguer des chansons historiques. La plupart relatent, en l'embellissant de détails plus ou moins heureux, quelque acte de brigandage, quelque aventure d'amour, parfois aussi les angoisses d'une mère à laquelle on a enlevé son enfant, ou bien le dramatique récit d'un naufrage.

4° CHANSONS FUNÈRES OU MYRIOLOGUES. — Elles sont excessivement nombreuses, et varient suivant l'âge et la condition du défunt (1).

(1) Il ne sera pas hors de propos de citer ici en note un passage des *Observations* de Pierre Belon, relatif aux myriologues. Belon voyageait en Grèce vers le milieu du seizième siècle. Voici ce morceau, qui est peu connu : « L'ancienne manière des Ethniques de pleurer sur les morts dure encore pour l'heure présente au pais de Grèce, comme aussi es autres pays des Albanois, Bulgares, Croates, Ser-

5° CHANSONS D'AMOUR. — Celles-ci ne sont ni les moins nombreuses, ni les moins belles ; c'est, sans contredit, dans ces compositions que l'imagination populaire se révèle sous ses plus brillantes couleurs. J'en ai publié, d'après un manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, une collection du quinzième siècle, dans la première partie de mon recueil de chansons grecques. Le premier échantillon de poésie populaire grecque qui ait reçu les honneurs de l'impression est une chanson d'amour ; elle se trouve, pour ainsi dire, perdue au milieu des notes de la *Tyrogracia* (page 313). L'auteur de ce livre, Martin Cru-

casos, Serriens, Vallaques, Solavons et Dalmates, et autres qui tiennent le party des Grecs. Mais c'est une chose la plus fantastique qu'il est possible de penser, car quand quelqu'un est trespassé, les femmes s'assemblent en un certain lieu assigné, et dès le fin matin avant le jour, elles commencent un hurlement, se battant la poitrine et se esgratignant les ioues, en se alongeant et tirant les cheveux, tellement que c'est grand pitié de les veoir, et afin de mieulx faire tel mystère, elles louent une femme qui a bonne voix et chante plus gros que les autres, pour faire entendre les pauses et accents, et pleurent ainsi commençant aux louanges du trespassé depuis sa naissance, continue au narrer, jusques à sa mort. Il advient moult souvent en ce dueil que les femmes se battent à bon ascient, et quelquefois les jeunes filles s'esgratignent tout le visage. Et combien que les Seigneurs de Venise qui dominent en plusieurs isles ou les habitants ont cette coutume de pleurer les morts, comme a Corfu, Cypre et Crete, avoient quelquefois defendu qu'on ne les pleurast plus à la grecque, toutefois les habitans n'ont laissé pour cela de le continuer : car les hommes mesmes s'en trouvoient interessez. La coutume est que les femmes des Grecs ne se monstrent en public, et toutefois s'il y a quelque belle femme en la ville ou lon pleure le trespassé, elle se sentira moult heureuse d'avoir trouvé l'occasion de monstres sa beauté, accompagnant les autres par la ville, attendu qu'elles vont en troupe toutes eschevelées et espoictrindées, monstrants leur belle charnure. En ces entrefaictes les hommes s'y trouvent aussi, ayant au moins le plaisir de veoir celle fois les femmes et filles de leurs voisins bien à leur aise : car de les veoir en autre saison, il n'y a pas grand ordre, combien que le spectacle est d'hommes d'opinions diverses, pource que les uns s'y trouvent atteints de jalouise, les autres d'amour (feuille 6, recto, de l'édition de 1554 ; Paris, chez Gilles Corrozet). »

sius, professeur à l'Université de Tubingue, nous apprend qu'un de ses anciens élèves, Catalina, ou *Caterino Dolce*, Italien d'origine, l'avait recueillie dans un voyage en Grèce et communiquée, à son retour, à Michel Neumann. Comme langue et comme style, elle ne diffère absolument en rien des cantilènes d'une époque plus récente. Sans nul doute, le texte de cette chansonnette avait été remis à Crusius dépourvu d'accents et défiguré par de nombreuses fautes d'orthographe; et celui-ci, conformément à une habitude dont il ne s'est jamais départi, lorsqu'il a publié un monument quelconque de la langue grecque vulgaire, l'a donné dans l'état informe où il lui était parvenu. Cette absence totale de critique n'a pas manqué de produire son effet, car Crusius n'a absolument rien compris au premier vers et au premier hémistiche du second, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en lisant la traduction latine. Comme elle est à peu près inconnue, on me saura peut-être gré de la reproduire ici :

ἢ δόσθε μου τὴν ἀγαπῶ, ἢ δόσθε μου τὴν θέλω,
ἢ κάμετέ μου μαγικά νά τὴν ἀλημονήσω.
Φορτίστε μου σίδερα καὶ σῦστετέ με βᾶθο,
νά μὲ βαροῦν τὰ σῖδερα, νά μὲ σκαπάξῃ ὁ βᾶθος,
καὶ βάλετε εἰς τὸν κόλπον μου τρικέφαλον ὄφιδι,
νά μὲ δακάνῃ τὸ θηριόν, νά τὴν ἀλημονήσω!

Donnez-moi celle que j'aime, donnez-moi celle que je veux, ou enserrez-moi, pour que je l'oublie. Chargez-moi de fers et précipitez-moi au fond de la mer, afin que le poids des fers m'entraîne et que l'abîme me recouvre! Jetez dans mon sein un serpent à trois têtes, pour que cette bête cruelle me morde, et que j'oublie ma maîtresse (1)!

(1) Je crois nécessaire de donner en note le texte tel qu'il se trouve dans la *Turcogracia*, ainsi que la traduction fautive dont Crusius l'a fait suivre.

ἢ δοῦθε μου τὴν ἀγαπῶ ἢ δοῦθε μου τὴν θέλω
ἢ κάμετέ μου μαγικά νά τὴν ἀλημονήσω
φορτίστε μου σίδερα καὶ σῦστετέ με βᾶθο
νά μὲ βαροῦν τὰ σῖδερα νά μὲ σκαπάξῃ ὁ βᾶθος